



Pierre Weiss

PAR RAMON TIO BELLIDO

Do you share the picture?, partages-tu l'image?

Ainsi s'interpellent les néanderthaliens dans le roman de William Golding, *Les Héritiers*, lorsqu'ils veulent s'assurer qu'ils communiquent réellement entre eux, à l'aide d'un langage sommaire, à peine élaboré.

Une question toujours obsédante, au-delà de la seule probabilité d'une vision, comme si la reconstruction de l'image était la seule solution à remplir le peu que le langage désigne.

D'ailleurs, comme les hominidés du roman, partageons-nous souvent les images avec une certitude d'évidence grande pourtant de toutes les équivoques: nous ne partageons que ce que nous voyons.

Ce qui ici devient davantage éloquent est que cette formule romanesque appert toujours à mon esprit lorsque je suis face à la peinture de Pierre Weiss.

Ainsi me suis-je d'abord arrêté — et longtemps — à sa constitution, misant sur son mérite à se raconter littéralement. Mais ce faisant, je me contentais de dresser l'Homme nu face à l'obstacle d'une forme géométrique ou graphique à laquelle il semblait s'opposer. Une sen-

sation première qui se renforçait de l'usage systématique que, depuis quelques années, Pierre Weiss fait du dyptique ou du tryptique, par lesquels se créaient dans la peinture de véritables séparations physiques.

C'était ne pas avoir assez compris — ou admis — l'importance de cet entre-deux, ou de cet interstice, et rapidement dissocier dans une histoire qui ne pouvait agir que comme prétexte au dispositif pictural ce qui en définitive s'avère en être une totalement autre. Plutôt que l'Homme opposé à l'adversité d'une différence, je ne pouvais imaginer, sans doute comme par auto-défense, qu'il s'agisse simplement ici de l'Homme affronté à lui-même.

Une conception qui aurait davantage à voir avec cette pensée dialectique où un plus un n'égalent pas deux, mais une seule unité, dont l'autre partie serait à la fois miroir et construction, projection matérielle de l'imaginaire.

Sachant qu'il n'y a d'autre équivoque que celle d'un imaginaire, c'est-à-dire convaincu qu'il n'y a d'autre réalité que celle où peuvent cohabiter dans un même in-

Pierre Weiss, *Der Mann hat die Tür aufgemacht*, 1982. Techniques mixtes, 162 x 260 cm



térêt et un proche objet de désir des expressions et des analyses singulières, je pourrais, à partir de cela, dire indubitablement ce que je partage avec ces images qui ne sont pas les miennes.

Peut-être en effet, la preuve de cette singularité, c'est-à-dire d'une *autobiographie* manifeste dans les tableaux de Pierre Weiss. Le voici bien présent — de corps présent — c'est bien lui le prototype de cette représentation, laissant aller, affleurer, sa propre vie, au-delà d'une *machination plastique* dont nous reparlerons. Bien sûr à l'aide d'un brouillage qui n'est qu'une allusion, car à trop dire, ou à dire, on tombe dans le narcissisme.

Comme dans les indications supplémentaires des titres, qui ne sont qu'un brouillage de plus, une fragmentation ajoutée ou interposée à l'approche d'une réalité, de sa reconnaissance. Le titre est l'élément tronqué, perturbateur, qui paradoxalement introduit un surplus de véracité: l'on y croit, à ces histoires, puisqu'elles se nomment, elles prennent parole. Et pourtant, dans l'impuissance calculée de l'intitulé, le titre renvoie à l'image bien plus qu'il ne la complète: il la place dans un tourbillon où pointe le doute de la certitude. La parole, comme Pierre Weiss le reconnaît lui-même, essaie toujours de faire loi. Or la voici malmenée à la dimension de l'image: *Les portes qui n'existent pas* sont bien réelles, mais, comme pour contredire le proverbe, nous ne saurons jamais si elles sont ouvertes ou fermées. Les portes sont là, émanation de l'Homme qui pense et qui ressent, elles occupent, comme dans *L'Homme a ouvert la porte*, un pan de toile qui s'échancre sur leur gonds. La porte, d'une toile l'autre, n'est plus l'image d'une porte particulière, elle devient unique puisque la voici figurée, pareillement à celui qui l'a peinte.

L'Homme vit dans le Temps également. Un des derniers tableaux de Pierre Weiss, où deux personnages dialoguent sourdement, s'intitule *Qu'est-ce que j'ai fait fin Septembre 1959?*. Nous voici replacés dans une chronologie, dans un ancrage de temps précis qui ne fait qu'augmenter notre propre ignorance, et nous voici vivant par procuration, inquiets de cette question, irrités de ne pas y avoir réponse. Nous voici alors, en guise de salut, renvoyés à la seule présence de l'image.

C'est là un des tours de force de l'art de Pierre Weiss,

d'avoir réussi à détourner la Loi, qui est le Verbe, pour la condenser sur le registre physique de la peinture. Nous revoici à nos béatitudes premières: cette division *in partes* du tableau, ce n'est pas pour entretenir, mais pour faire violence à sa propre pulsion, pour contraindre le cadre d'un trop-plein qui ne demande et aspire qu'à déborder.

La Division est un contrôle, un antécédent, comme elle est en même temps sa faillite. Car le système peut se dérégler, ne serait-ce que par l'éventualité inconnue de son inversion. La loi ne peut se figurer que dans un lieu précis et un temps donné, c'est-à-dire très précisément, dans ce cas, dans la rétention du cadre qui maintient et assemble les deux parties du dyptique.

Qu'offre encore l'image, en partage?

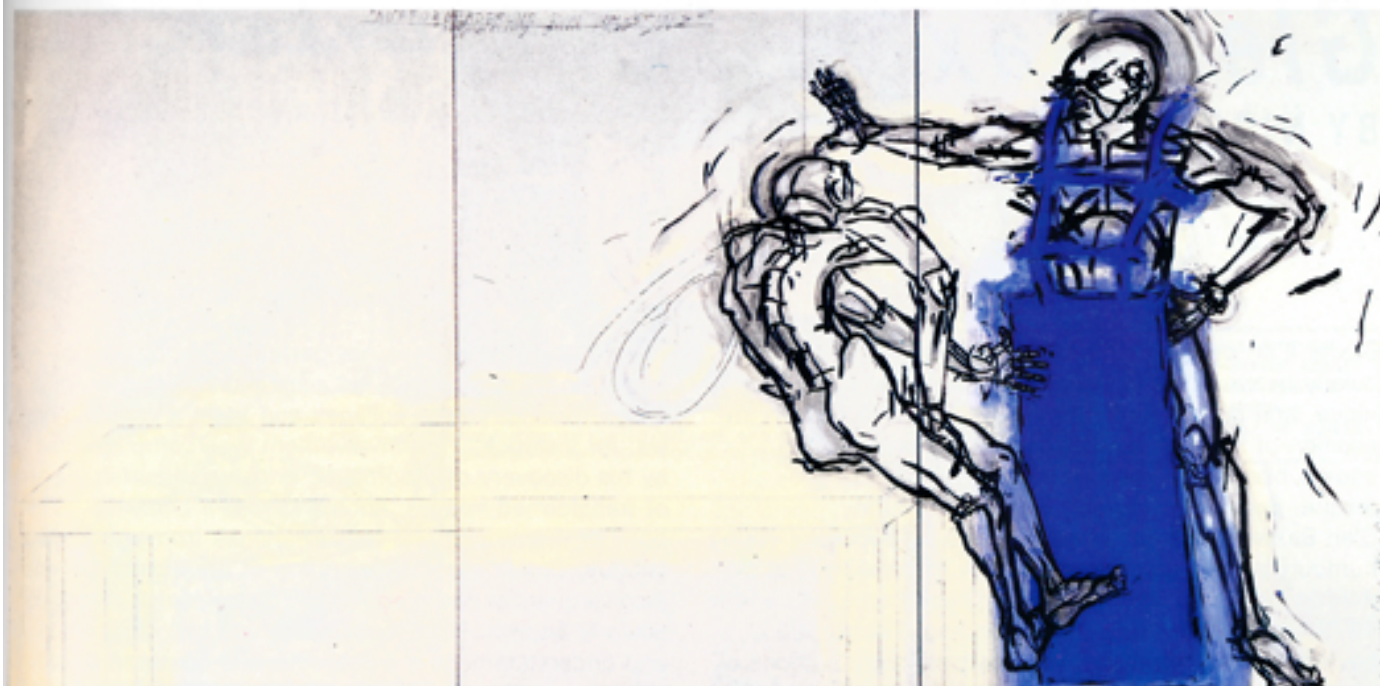
Ce que Pierre Weiss appelle le problème du choix, c'est-à-dire de la liberté qui est laissée à l'artiste de choisir son propre thème, d'affiner une seule et même préoccupation dans les réponses apportées de toile en toile, de conserver le système rigide pour à chaque moment y évoluer plus harmonieusement, plus amplement.

Il est significatif à cet égard que la peinture de Pierre Weiss se déplace dans d'autres combinaisons, se signale par d'autres référents: la nudité première de l'Homme, qui était la garantie de son unicité, de sa permutableté, se recouvre de parures fétiches. Ce faisant, l'Homme ne s'humanise pas, il s'identifie un peu plus, il prête à l'apparence la peau de ses apparences. Ce faisant, il commence véritablement à discourir avec l'autre, qui n'est plus sa propre image, mais encore sa complétude.

Et d'ailleurs, si l'on veut bien entendre et se souvenir que l'élément abstrait et réflexif qui lui fait face — et que Pierre Weiss nomme *architecture* —, devient chaque jour plus géométriquement perceptible, plus nettement dessiné et délimité à un jeu d'arêtes cubiques, il y a fort à parier que l'esprit de l'Homme gagne aussi en organisation: le voici passé à la phase constructive. Pour construire quoi? Pour construire une topographie où il n'y a paradoxalement pas d'âge, c'est-à-dire point de conclusion, mais la nécessité de se donner image, *ad libitum*...

Avec cette volonté constante de donner une image à partager. ■





Pierre Weiss, *Aufforderung zum Volkstanz*, 1983
Techniques mixtes, 195 x 400 cm

Pierre Weiss, *Was habe ich ende September 1959 getan...?*, 1983
Techniques mixtes, 162 x 400 cm

Pierre Weiss, *Wirklich Nicht Überall Kaumf*, 1981
Techniques mixtes, 162 x 230 cm

